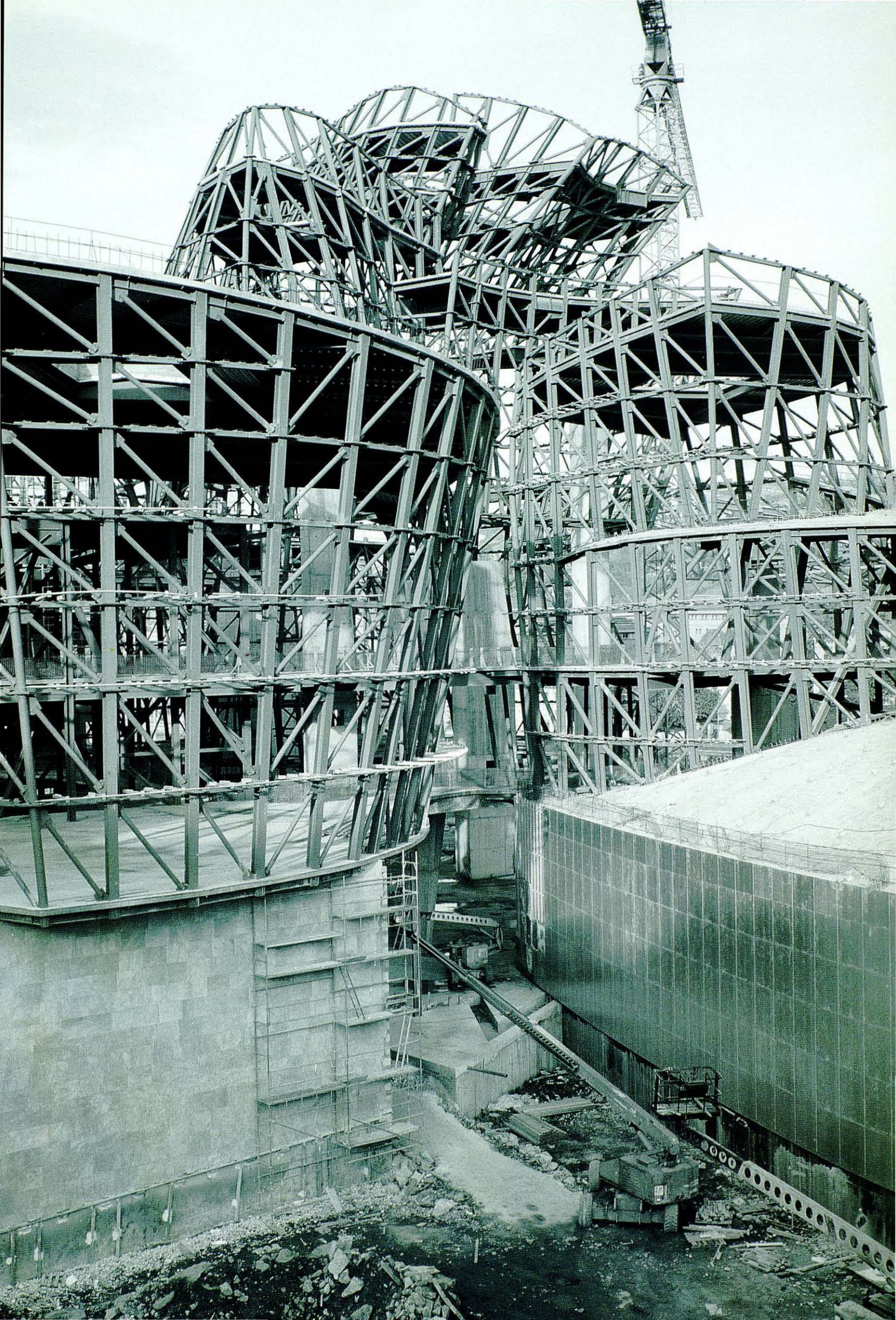


LA REINVENCIO D'UN PAISATGE LA REINVENTION D'UN PAYSAGE
BILBAO RIA 2000



Le lien qui unit Bilbao à sa ria est une histoire contradictoire. Symbole emblématique de la ville, celle-ci lui a toujours tourné le dos. Pour Unamuno, le fleuve Nervión était « le véritable père de la ville, le nerf de son commerce », chose qui « suffit, en elle-même, à expliquer l'histoire de Bilbao ».

Mais l'histoire que ce fleuve nous raconte est celle d'une de ces relations d'amour et de haine dont la vie fourmille d'exemples.

Comme tant d'autres cités, Bilbao est née au bord du fleuve, profitant de ce qu'il apportait, et sa croissance s'est faite par sauts successifs, d'une berge à l'autre, selon les besoins en nouveaux terrains urbains. Après sa fondation initiale sur la rive gauche, elle en est venue à occuper l'anse opposée qui représente l'actuel centre historique. L'entrée dans un nouveau siècle a apporté avec lui l'essor commercial et l'industriel, et la nécessité d'un nouveau bond, cette fois pour former ce qui est aujourd'hui la ville moderne. La ria entremêle différentes parties de Bilbao mais, curieusement, n'est jamais parvenue à devenir le cœur de cette ville, ni son axe.

La preuve en est qu'il n'y a sur ses berges aucun palais ni aucun bâtiment représentatifs, si l'on fait exception de ceux qui furent construits juste au moment où le centre historique arrivait à saturation et où l'expansion à travers les champs d'Abando étaient encore un futur incertain. La relation qu'entretiennent les habitants de Bilbao avec leur ria a toujours reposé sur sa valeur d'usage. C'est avant tout une voie de communication, et Bilbao vit du commerce depuis le Moyen Âge. Ses berges ont donc été, avant toute chose, des quais. Par la suite, une industrialisation spectaculaire a eu lieu, la monoproduction du fer que cette même ria a rendu possible à la fin du XIX^e siècle, en permettant que s'unissent sur ses rives le fer de ses mines et le charbon venant d'Angleterre. Toute cette activité a peuplé la rive gauche et, dans une moindre mesure, la rive droite, d'usines, de fours et de chantiers navals, le tout sauvagement mélangé avec les logements des moins favorisés par la fortune, à l'arrière-plan. Les habitants de Bilbao ont traditionnellement vécu de leur ria, mais jamais dans celle-ci.

La ria comme paysage? Mais oui. En fin de compte, un cours d'eau, dans toutes les cultures, est un élément de paysage de premier plan. J'en veux pour preuve les deux ou trois tableaux peints par Luis de Paret au XVIII^e siècle, pendant son exil à Bilbao, quand l'Arenal (la sablière) était encore ce que son nom indique. Paret montre le paysage idéalisé typique, adapté aux goûts en vigueur à son époque.

La transformation qui eut lieu s'est opérée dans la dernière moitié du siècle dernier, avec l'industrialisation. En 1879, Anselmo de Guinea nous offre dans sa peinture une vue lumineuse de l'Abra, dont les tableaux postérieurs dépeignant la ria obscurcissent peu à peu les tons. Dix ans plus tard, Regoyo peint déjà un paysage pleinement industriel, aux tons noirs, la lumière qui se reflète dans l'eau semblable à celle que nous pourrions observer de nos jours, et Arteta, pour clore ce bref parcours, nous montre déjà une vision complètement sombre des quartiers ouvriers qui ont poussé juste au bord des usines.

La ria a inspiré aux poètes des vers durs, qui veulent exprimer son caractère industriel et bien souvent opprimant. Les photographes, quant à eux, restent divisés entre le documentaire social et la mythification de l'épopée industrielle du Pays basque, captivés par ce que Léon Marx appelait « le sublime technologique » : la grandeur de l'homme et sa capacité à dominer la nature. Même Pío Baroja cède à la tentation et affirme, dans une phrase citée mille fois, que « la ria est une des choses les plus suggestives d'Espagne. Je ne pense pas qu'il y ait ailleurs dans la péninsule quoi que ce soit qui donne une telle impression de force, de travail, et d'énergie comparable à ces quatorze ou quinze kilomètres de voie fluviale ».

L'impression que donnent aujourd'hui ces quatorze ou quinze kilomètres est tout sauf celle qu'ils ont produite sur Baroja. D'abord il y a eu la mine, progressivement abandonnée vers la deuxième moitié du siècle. Ensuite, à partir de la fin des années 70, les géants industriels d'autres temps se sont écroulés les uns après les autres. Les chantiers navals, qui construisaient, à côté du pont Deusto, des navires de trente mille tonneaux. Les compagnies maritimes, les entreprises auxiliaires... Même le port, activité qui avait donné à cette ville son certificat de naissance, s'en est allé, à vau-l'eau, à l'entrée de l'Abra. De nos jours, la ria est histoire, archéologie et mythe en déclin. Les habitants de Bilbao auraient bien du mal à la présenter maintenant sous le même jour que Baroja. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils lui tournent plus que jamais le dos, qu'ils se déplacent sur ses berges sans la regarder.

La ria est ce que Marc Augé appelle un non-lieu.

Voilà le grand défi que doit relever cette ville face à son avenir. Tourner à nouveau ses regards, comme tant d'autres anciennes villes industrielles l'ont fait, vers la ria. L'intégrer au paysage. Y vivre. Le projet du musée Guggenheim, de Gehry, et celui du futur palais des Congrès de Soriano marquent le début de ce changement d'attitude à l'égard de la ria et son incorporation définitive à la ville, non comme paysage industriel, mais comme espace vital. L'emplacement choisi pour ces deux bâtiments incorpore à la fois le fleuve comme élément de paysage, comme composante du projet et comme l'histoire de ce même fleuve aujourd'hui transformé. La forme de navire échoué que Soriano a donné à son palais des Congrès tend à résoudre, en partie, le débat qui a lieu actuellement dans cette ville sur l'équilibre à trouver entre le besoin de transformation des environs de l'embouchure du Nervión et la nécessaire préservation de la mémoire de ce qui fut témoin de cents ans de splendeur, jamais égalée depuis, de Bilbao. La forme de ce bâtiment et son apparence de métal rouillé sont un appel à la mémoire, évocation des navires qui furent construits ici même.

La proposition faite par Gehry envisage les choses d'une manière plus complexe. En premier lieu, ils s'agit de mélanger contenant et contenu. Comme l'affirme Santos Zunzunegui, L'édifice lui-même constitue la première des œuvres d'art qui y seront exposées. Ensuite, il s'agit d'entrelacer physiquement le musée dans la trame urbaine, englobant le pont situé à côté de lui, pour resurgir de l'autre côté.

Finalement, d'intégrer la ria, comme un spectacle qu'on puisse contempler depuis le musée.

La ria transformée, enfin, en vue, en paysage.

La relació de Bilbao amb la seva ria és una història de contradiccions. Símbol emblemàtic de la ciutat, la ciutat sempre hi ha viscut d'esquena. Per a Unamuno, el Nerbion era "el veritable pare de la vila, el nervi del seu comerç", una cosa amb la qual "n'hi ha prou, per ella mateixa, per explicar la història de Bilbao". Però la que el riu ens conta és la història d'una d'aquelles relacions d'amor-odi de les quals la vida en va tan plena.

La ciutat va néixer a la vora del riu, com tantes altres, aprofitant el que el riu ofereix, i el seu creixement ha consistit en una sèrie de salts successius, d'una riba a l'altra, segons les exigències i les necessitats de nou sòl urbà. D'aquesta manera es va passar de l'assentament inicial al marge esquerre a ocupar l'ansa de la riba oposada, formant l'actual nucli antic.

El canvi de segle va portar l'auge comercial i industrial i la necessitat d'un nou salt, en aquesta ocasió per formar el que avui és la ciutat moderna. La ria va entreteixint les diverses parts de la ciutat, però curiosament mai no aconsegueix erigir-se en el cor de la ciutat, ni esdevenir-ne l'eix. La prova d'això és que a les seves ribes no hi ha palaus ni amb prou feines edificis representatius, si hi exceptuem els que es van construir just en el moment en què el nucli antic arribava a la saturació interna i l'expansió pels horts d'Abando no deixava de ser un futur proper. La relació dels bilbaïns amb la seva ria s'ha basat sempre en el seu valor d'ús.

La ria és, abans que res, un mitjà de comunicació, i Bilbao viu del comerç des de l'edat mitjana. Les ribes, per tant, han estat, abans que res, molls. Després va venir l'espectacular industrialització, el monocultiu del ferro que a la fi del segle XIX la mateixa ria va fer possible, en permetre que en els seus marges s'unís el producte de les seves mines amb el carbó portat d'Anglaterra. Tot plegat va poblar el marge esquerre —i, en menor mesura, el dret— de fàbriques, forns i drassanes en una barreja ferotge amb els habitatges dels menys afavorits per la fortuna en la rereguarda. Els bilbaïns han viscut tradicionalment de la ria, però mai a la ria.

La ria com un paisatge? Sí, és clar. Al cap i a la fi, un curs fluvial és, a totes les cultures, un element paisatgístic de primer ordre. Hi ha els dos o tres quadres que va pintar Luis de Paret, el segle XVIII, durant el seu exili a Bilbao, quan l'Arenal era encara el que el seu nom indica. Paret mostra el típic paisatge idealitzant, al gust i els cànons de l'època. La transformació va tenir lloc durant els darrers decennis del segle passat. Amb la industrialització. De la vista lluminosa de l'Abra que Anselmo de Guinea ens presenta a la seva pintura del 1879, els successius quadres que prenen la ria com a tema van enfosquint els seus tons de mica en mica. Regoyos pinta deu anys més tard un paisatge ja plenament industrial, amb els tons negres i el reflex de les llums a l'aigua que podem contemplar avui dia, i Arteta, per tancar un breu recorregut, ens mostra ja una visió totalment ombrívola dels barris obrers sorgits al costat mateix de les fàbriques.

Als poetes, la ria els ha inspirat versos durs, que pretenen expressar el seu caràcter industrial i moltes vegades opressiu. Els fotògrafs, per la seva banda, es divideixen entre el documentalisme social i una mitificació èpica de la industrialització del País Basc. Atrapats pel que Leo Marx anomena "el sublim tecnològic": la grandesa de l'obra de l'home i la seva capacitat de domini de la natura. Fins i tot Pío Baroja cedeix a la temptació i afirma, en una frase citada mil vegades, que "la ria és una de les coses més suggestives d'Espanya. No crec que hi hagi a la península res que doni una impressió de força, de treball i d'energia com aquests catorze o quinze quilòmetres de via fluvial".

La impressió que actualment donen aquests catorze o quinze quilòmetres és qualsevol cosa menys la que li va produir a Baroja. Primer va ser la mineria, progressivament abandonada cap a la meitat del segle. Després, des de final dels setanta, els gegants industrials d'altres temps han anat caient un rere l'altre. Les drassanes que al costat del mateix pont de Deusto construïen vaixells de trenta mil tones. Les navilieres, les empreses auxiliars... Fins i tot el port, l'activitat que va donar carta de naturalesa a la ciutat, ha marxat, aigües avall, fins a l'entrada de l'Abra. La ria avui és història, arqueologia i un mite que llangueix. Resulta difícil avui per als bilbaïns presentar-la com la va veure Baroja. Potser per això s'hi giren d'esquena més que mai, es desplacen pels seus marges sense mirar-la. La ria és el que Marc Augé denomina un no lloc.

Aquest és, precisament, el gran repte de la ciutat envers el seu futur. Tornar, com han fet tantes altres antigues ciutats industrials, la mirada cap a la ria. Integrar-la en el paisatge. Viure-hi. Els projectes del museu Guggenheim, de Gehry, i el futur Palau de Congressos, de Soriano, són el començament d'aquest canvi d'actitud cap a la ria i la seva definitiva incorporació a la ciutat, no com un paisatge industrial, sinó com a espai vital. La ubicació de tots dos edificis incorpora alhora el riu com a element paisatgístic, com un component del projecte, i la història d'aquest mateix riu avui transformat. La forma de vaixell encallat que Soriano ha donat al seu Palau de Congressos resol, en part, el debat que en aquests moments es manté a la ciutat sobre el punt d'equilibri entre la necessitat de transformació de l'entorn de la desembocadura del Nerbion i la necessària preservació de la memòria del que va ser l'escenari dels cent anys de més esplendor de la vila. La forma de l'edifici, la seva materialitat de ferro oxidat, són una crida a la memòria, als vaixells que es van construir allà mateix.

La proposta de Gehry té un plantejament més complex. En primer lloc, la barreja de continent i de contingut. Com afirma Santos Zunzunegui, l'edifici mateix és la primera obra d'art que s'hi exposarà. A més, entrellaça físicament el museu en la trama urbana i abraça el pont situat al costat, passant-hi per sota per tornar a sorgir. I, finalment, assoleix la integració de la ria com a espectacle que es pot observar des del museu. La ria convertida, a la fi, en vista, en paisatge.